

the realism of the two novels. One thing, however, must be improved: the drawings in the four novels of the "Series Canada," indeed the drawings in the complete series, are appallingly bad. They are a real disappointment after the attractive and imaginative covers of each book of the series.

Despite some flaws, these novels are well crafted stories realistically portraying teenage sentiments. They are rarely preachy, and are likely to attract a wide readership. The "Series Canada" is valuable in providing stories for slow readers, who wish to read something that recognizes their maturity in every other way. It will certainly be valuable in the classroom, and to this end a Teacher's Guide accompanies the series. Discussion of *Wilted* is perhaps best concluded with the remark that it is an accomplished novel written by someone who understands teenagers.

Although he is now assigned to the Religious Studies Programme at the University of Lethbridge, David W. Atkinson has taught courses in Children's Literature and remains keenly interested in the field.

DÉMYTHIFICATION D'UN VIEUX CONTE

Drôle de pique-nique pour le roi Craquelin, Jean-Marie Poupart. Illus. Mireille Levert. Collection Jours de fête. Montréal, Leméac, 1982. 144 pp. 9,95\$ broché. ISBN 2-7609-9841-X

Cet ouvrage demande des jeunes auquel il est destiné des connaissances de base: celle des contes de Perrault les plus populaires et un vocabulaire assez étendu. Il convient aussi qu'ils soient déjà entraînés aux finesses de la langue.

Au début du récit, Craquelin, souverain de Soupe-au-lait, entouré de son bouffon, Triplesot, de sa fille, Craquelinette et de la gouvernante de cette dernière, écoute un récital de chants. L'arrivée inopinée d'un chasseur incite le groupe à se rendre dans une forêt où le roi suggère de pique-niquer avec les victuailles que son fou ira quérir au palais. Pendant l'absence de ce dernier, le loup survient, avoue avoir dévoré la grand-mère du petit chaperon rouge et craindre la poursuite du chasseur qui a d'ailleurs disparu. Après le festin champêtre, le petit groupe explore les environs et tombe sur la maison de l'aïeule. . . devenue le centre d'un parc d'attractions. A la suite de force palabres et malversations du loup, la compagnie se disperse. Le chaperon rouge accompagne Craquelinette au palais, la gouvernante s'assoupit dans le lit de la grand-mère, Craquelin sur un banc en compagnie du loup saturé de nourriture. Tandis que Triplesot lit, le chasseur s'arrache les cheveux d'impuissance. Le texte, en gros caractère d'imprimerie, s'agrémenté d'illustrations en noir et blanc.

Pour capter l'attention des lecteurs des années 80, Jean-Marie Poupart n'hésite pas à faire baigner son texte dans une atmosphère toute moderne: le téléphone sonne à tout bout de champ, d'un camion de télévision sortent caméraman, ingénieur du son et reporters. Le roi et la princesse rêvent de tennis, ski, motocyclette, avion. On parle voiture, voie ferrée, musique de jazz, grèves et mois de vacances obligatoire.

L'intérêt de l'ouvrage réside moins dans la mouture d'un vieux conte que dans le dessein didactique dont fait preuve l'auteur. Il offre des nomenclatures d'animaux suivant leur milieu naturel, des tests sur des détails précis des contes de Perrault, des exercices de vocabulaire et de style, des considérations sur les travers des personnages. On trouve également des commentaires sur la manière d'écrire un livre, de composer une chanson. Poupart ne craint pas de relayer ses protagonistes en intervenant personnellement dans le déroulement de l'intrigue. Il s'exprime aux premières personnes du singulier et du pluriel, il ajoute des notes en bas de page. Il questionne le lecteur, le force à réfléchir, lui assène des maximes morales. Mue par un tel écrivain une histoire assez simplette devient un texte engagé et un jeu à la fois culturel et linguistique.

On détecte d'abord un souci de réduire à la norme des êtres réputés supérieurs au commun des mortels. Ils se plaisent à prendre des poses ridicules: le roi, couvert de peinture jaune, montre à tout venant ses caleçons longs. La princesse perd une dent de lait et zozote quelque temps. La gouvernante laisse tomber ses lunettes dans la vinaigrette. Le chasseur court après le loup armé d'un pinceau. Leur rôle est démythifié. Personne n'est sûr de soi. Eberlué, le chasseur se demande s'il se trouve bien dans le livre intitulé *Le Petit Chaperon rouge se fâche* (16). La distributrice de tracts ne sait pas si elle s'est trompé de chapitre, de livre et même de collection (124). Accusé, le loup tente de se défendre en arguant de sa soumission au "plan de travail." (35, 37)

Plus subtilement des références insidieuses sapent littérature et figures consacrées. Sans nommer Molière ni Vigny, Poupart nous fait entendre qu'un rhume ne s'attrape pas seulement par les oreilles et que le coin-coin des canards n'est pas sans rappeler le son du cor le soir au fond des bois (59, 118). Il mêle inventions moderne et féérique dans ce "tapis roulant | volant | à deux places." (134) Il rapproche deux célébrités dans un concert aquatique où sont interprétées des "variations sur des thèmes de monsieur Edward Kennedy Ellington." (135) Dans la même optique, le vocabulaire classique se teinte de nuances insolites grâce à la jonction de termes apparentés par le son. Ainsi "celui qui bâille et baye, bye bye, c'est Triplesot." (10) Le fou du roi se vante d'avoir participé à un safari "dans la jungle de la jonglerie équatoriale." (10) Le roi est "gros. Et grossier." (44) Pour arrêter ses péroraisons on souhaite lui "barrater un baratin." (54) Les meilleures réussites de revitalisation de vocabulaire et d'expressions éculés proviennent de comparaisons limitées à la banalité quotidienne et d'une mise en valeur du sens propre sur lequel reposent des termes généralement pris au figuré. Il en va ainsi des lèvres serrées "comme une épingle

à linge," (9) des yeux brillants "comme des fourchettes à fondue," (63) d'une mémoire aussi déficiente qu' "un fromage dans lequel le temps aurait creusé des trous." (25) Si, au sein d'une âpre discussion, le chasseur "se met à suer à grosses gouttes," il faut bien avouer que "ça jette un peu d'eau sur le feu. Mais ça ne l'éteint pas." (63) La question rebattue: "Quelle mouche t'a donc piqué?" suscite cet aparté plein d'humour: "Avec tous les insectes qui volettent autour du système d'éclairage, notez qu'on a amplement le choix." (13)

Le plaisir procuré par ces trouvailles langagières est malheureusement gâté. Dans la violence faite à la langue écrite, Poupart n' évite pas les tournures triviales, les québécoïsmes et les négligences de style. S'y ajoutent deux erreurs typographiques aux pages 53 — "autant quant *et* lui" — et 129 — "*la* chasseur". La portée pédagogique apparaît par ailleurs minée par un excès d'ironie et des suggestions répétées à des actes d'une brutalité, d'une monstruosité gratuites. Le livre manque d'une certaine rigueur, il est inégal. Les illustrations, par trop caricaturales quand elles ne sont pas hors sujet, n'atténuent pas les imperfections du texte.

Marie Naudin est professeur de littérature française et québécoïse à l'Université du Connecticut aux États-Unis.

DEVILS OF VARIOUS SORTS

The devil's diamond, Carroll Bishop. Illus. Anna Maria Gruda. Temenos Productions, Toronto, 1984. 40 pp. \$12.95 cloth ISBN 0-920189-00-8; *The caves of Klydor*, Douglas Hill. Victor Gollancz Ltd., London, 1984. 118 pp. \$11.95 cloth ISBN 0-575-03413-0.

In his important essay "On fairy stories" from *Tree and leaf*, J.R.R. Tolkien defines the fairy tale as "one which touches on or uses Faerie, whatever its own main purpose may be: satire, adventure, morality, fantasy. Faerie itself may perhaps most nearly be translated by Magic — but it is magic of a peculiar mood and power, at the furthest pole from the vulgar devices of the laborious, scientific, magician." Tolkien's statement is instructive for a couple of reasons: first of all it tries to define what later in the same essay Tolkien calls the "Secondary World" of the fairy tale, by which he means the imaginative context of the work itself — a context that soars beyond the limits of rationality into the realm of the mysterious, the perplexing, the enchanting, the spellbinding, the wonderful. Secondly his definition implies that within this "faerie" context the writer infuses or sets his tale's "main purpose," which may be one of a number of various purposes, "satire, adventure, morality, fantasy." In general terms it is hard to argue with Tolkien's definition; the works of Perrault, the Grimm